

COLLECTION  
CULTURES SENSIBLES

# Dire le non-visuel

Bertrand VERINE



Presses Universitaires de Liège

## CHAPITRE PREMIER

# D'une rive à l'autre : la mise en récit des stéréotypes de la cécité

Carl HAVELANGE

F.R.S-FNRS — Université de Liège

Je voudrais partir, en amont du corpus dont on propose ici l'analyse, du processus qui a permis son élaboration, le concours littéraire *Dire le non-visuel*, dans le jury duquel j'ai eu le privilège de siéger. Quand Bertrand Verine a sollicité ma participation à ce projet, j'en ai d'emblée perçu le caractère « subversif ». Ne s'agissait-il pas, en effet, par ce moyen, d'identifier les pièges d'une langue — et donc d'une culture — qui peine et largement échoue à penser le monde en termes autres que visuels? On n'échappe pas, dit-on, à la métaphore visuelle. Nos manières de voyants en attestent, effectivement, à chaque pas ou à chaque phrase. En sollicitant dès lors une écriture qui ne soit pas régie par le visuel, on cartographie, je crois, non pas les possibilités de la langue ou ses puissances, mais d'abord ses difficultés, sa pauvreté, ses impasses. On touche et on nomme des limites, d'abord, bien plus qu'on ne les déjoue.

Dès lors me plaît-il de considérer dans ce projet à la fois littéraire et scientifique une dimension, tout aussi bien, d'engagement : non pas célébrer mais, collectivement, identifier, nommer et comprendre une difficulté à dire — tout aussi bien une difficulté à être —, qui concerne le fonctionnement même de nos sociétés et de nos cultures.

Cet étrécissement ou cette clôture relative de la langue, une fois reconnue, nous ramène, bien entendu, à la figure et à l'identité de l'aveugle — je veux dire à son identité culturelle et sociale, telle qu'elle est, nécessairement, normée et codée —, identité douloureuse et nécessairement affrontée, au-delà de l'objectivité du handicap, à l'extrême difficulté d'évoluer dans des mondes, concrètement et symboliquement, oculo-centrés :

[1] Ma canne guide mes pas dans la rue Saint Guilhem. L'odeur du café me chatouille les narines comme tous les matins, odeur délicate d'un délicieux café italien que je viendrai déguster tout à l'heure. Il est dix heures. Le brouhaha de la place Jean Jaurès me réjouit. Il bat son plein, c'est jour de marché. Avançant pas à pas je cogne les paniers des ménagères chargés d'odeur de viande froide,

de fruits, de légumes remplis de soleil [...] Je m'appelle Julien. J'ai vingt-huit ans et je suis non-voyant suite à un traumatisme subi lors de ma septième année. Je me bats trois fois plus que les autres sur le chemin de la vie (*Ma canne guide mes pas*, D 22).

Penser cela, que l'on soit voyant ou aveugle, c'est nécessairement plaider en faveur d'une transformation — d'où cette dimension d'engagement qu'il me plaît de voir à l'œuvre aux racines du projet *Dire le non-visuel* et à chaque étape de sa réalisation. C'est, me semble-t-il, la question du même et de l'autre qui se joue ici, dont la langue, manières de dire, de figurer, de raconter, nous donne un extraordinaire témoignage.

### 1. UN CORPUS NON VIRTUOSE ET RÉVÉLATEUR

Mon analyse prend appui, non pas sur un modèle théorique, mais sur cette intuition qui s'est imposée à moi quand, il y a plus de deux ans, nous nous sommes réunis en jury pour décider des textes qui seraient finalement récompensés. Au cours de cette journée dense, passionnante, parfois difficile, je me souviens surtout de l'irritation récurrente de quelques membres aveugles de notre assemblée dans le commentaire qu'ils faisaient de certains textes, écrits par des voyants et mettant en scène des aveugles : « Ils n'y comprennent rien », disaient-ils en substance, indignés, parfois, de voir à quel point ces figures d'aveugles, rêvées par des voyants, étaient étrangères à leur propre expérience de la cécité. Irritation, pour moi, d'autant plus suggestive, qu'elle ne m'avait pas atteint de la même manière alors que, comme chacun d'entre nous, j'avais lu très attentivement l'ensemble d'un corpus dont bien des occurrences ne brillent ni par l'originalité, ni par la qualité littéraire.

Dont acte ! Je découvrais — qui ne m'était pas immédiatement apparue — l'évidence d'une différence radicale dans la manière de dire la cécité par les voyants et par les aveugles. C'est cette différence que je voudrais interroger et à laquelle je voudrais tenter de donner sens.

Pour ce faire, le corpus de textes que nous avons à notre disposition est en quelque sorte idéal. Et c'est là, je crois, le deuxième acte de subversion — coup de génie méthodologique, cette fois ! —, induit par le dispositif si patiemment élaboré par Bertrand Verine. Car, de fait, en constituant, au prétexte d'un concours littéraire, un corpus d'énoncés émanant — presque ! — du tout-venant, un corpus largement non virtuose, banal en quelque sorte, instable, fragile, non déterminé, du point de vue de la langue comme des schèmes narratifs, par l'excellence littéraire et tout ce qu'elle suppose comme travail d'inscription culturelle et d'élaboration figurale, en constituant, donc, un corpus d'énoncés « sauvages », Bertrand Verine met à notre disposition une sorte de grand vivier des représentations spontanées, implicites, automatiques, qui sont associées à la cécité.

C'est là, me semble-t-il, que réside, pour une grande part, l'intérêt de ce corpus : il est, pour les sujets qui nous occupent, ce que la photographie de famille, par exemple, est à l'histoire générale de l'image ou de la photographie, si l'on me

permet d'emprunter cette comparaison au domaine du visuel, et ce pour la seule raison qu'elle m'est très familière, constituant en effet l'un de mes principaux thèmes de recherches. Photographies de famille, donc, ou photographies d'amateurs : ce qui m'intéresse, dans ces corpus d'images amateurs à peine encore soumis à l'attention des spécialistes, ce n'est pas, bien entendu, leurs « défauts », leurs « maladresses », leur « monotonie », mais la manière dont elles construisent presque « spontanément », c'est-à-dire hors des codes professionnalisés et des systèmes d'anticipation trop délibérés, des mondes figurés qui révèlent, dans leur apparente spontanéité, l'essence même des relations culturellement instituées que nous entretenons avec l'image.

Somme toute, du point de vue de l'histoire culturelle ou de l'anthropologie historique, la fragilité de ces images constitue aussi leur force, puisqu'elles nous donnent à penser et à comprendre le phénomène photographique dans sa généralité. Il en va de même, je crois, des textes de notre corpus : ce n'est pas, souvent, leur maladresse, leur imperfection, leur rusticité, qui doit nous arrêter, mais, précisément, ce qu'en leur maladresse même, ils ont à nous dire du phénomène de la cécité — ou des identités aveugles — en tant qu'elles sont l'objet d'un très long et très profond travail d'élaboration culturelle. Non pas juger, bien entendu, mais comprendre, et considérer l'ensemble du corpus comme un « échantillon représentatif » des paroles communes et possibles à propos de la cécité.

Dans cette perspective je m'intéresse surtout ici aux textes, qui sont loin de constituer la totalité du corpus, mais environ la moitié, mettant en scène le personnage de l'aveugle, tel qu'il est traité, narrativement, d'une part par des auteurs voyants et, d'autre part, par des auteurs aveugles.

## 2. TRAITS COMMUNS DES AVEUGLES VUS PAR LES VOYANTS

Dans ces textes, ceux des voyants d'abord, je voudrais repérer toute une série de stéréotypes, faisant écho, en quelque sorte, à l'irritation des membres aveugles de notre jury. Mais je voudrais, si c'est possible, ne pas trop simplement ramener ces stéréotypes à l'idée d'une réduction abusive ou disqualifiante de la figure de l'aveugle. Dans cette perspective, peut-être, d'ailleurs, vaudrait-il mieux parler de motifs que de stéréotypes. Ce sont ces motifs qui m'intéressent, et moins leur expression parfois très fruste, que leur ancrage culturel et historique dans un imaginaire de la cécité qui s'élabore en Occident depuis l'Antiquité.

### 2.1. *Rareté de l'aveugle maudit*

Ces motifs sont très faciles à repérer. Je voudrais, rapidement, les passer en revue. Ils sont, tout d'abord, généralement soutenus par une perspective de bienveillance très consensuelle que le cadre même du concours, sans doute, permet de comprendre.

Ainsi, par exemple, le thème de l'aveugle maudit est-il très peu représenté dans le corpus. Encore n'est-il, à deux reprises, convoqué que dans des histoires qui

évoquent un lointain, soit temporel, soit géographique. C'est ainsi le cas d'Henriette, cette jeune fille aveugle vivant au XVIII<sup>e</sup> siècle et qu'une famille aimante — la mère et les trois frères — protège heureusement des conventions superstitieuses qui voudraient « qu'une fille aveugle apporte la guigne » et soit ainsi réduite au statut « d'infirmes que Dieu a puni de je ne sais quel péché en la rendant aveugle » (*Les Heures d'Henriette*, A 03 et ABM : 118 et 124). Ou encore celui de cette vieille aveugle africaine, Mandji, dont le village est menacé par une inondation et dont l'histoire reprend en quelque sorte la parabole de l'aveugle et du paralytique alors qu'elle prend sur ses épaules un enfant perdu qu'elle parvient, ainsi, à conduire hors du danger : « On nous a prévenu de ne pas s'approcher de toi. Tu n'as pas d'enfant et tu n'as plus d'yeux alors tu pourrais avoir envie d'avoir les deux! » (*L'Aube ne passera pas les montagnes*, B 08). On retrouvera, dans un autre texte, intitulé *Histoire fréquente* (B 24), une autre variation, plus tragique, sur le thème de l'aveugle et du paralytique. Mais ce n'est pas ce qui m'intéresse ici.

La malédiction qui pèse sur la vieille Mandji et la jeune Henriette n'est donnée, en quelque sorte, que pour mémoire, figurant très discrètement les liens plus forts de l'amour qui animent, dans ces histoires comme dans bien d'autres, l'essentiel de la trame narrative. L'altérité de l'aveugle, ici, comme dans l'ensemble du corpus, n'est jamais fatale : elle désigne une extériorité relative — et toujours signifiante — d'où naissent, finalement, des formes plus abouties du rapport à soi et aux autres : le raffinement et la délicatesse d'Henriette, sa fragilité comme vertu, et l'intelligence et le courage de Mandji qui, par son action raisonnée, pallie le désordre d'une société emmenée par l'incohérence et la violence de la fuite :

[2] Qui pourrait déceler parmi tous ces braillements, de véritables appels au secours? Qui, sinon la vieille Mandji? [...] Elle entend maintenant les adultes; ils se regroupent, interpellent les enfants qui obtempèrent en criant : un bruit de désordre et de frayeur. Ils vont abandonner la clairière à une sourde épaisseur : un lendemain improbable. Vaincus sans combattre. Le bruit de la déroute (*ibidem*).

Nulle évocation, non plus, ou, en tout cas, nul développement, dans ces textes écrits par des voyants, de l'infirmité comme stigmaté, comme laideur, comme maladie, comme abrutissement : Henriette est jolie, évidemment, et Mandji est noble ! Rien ici qui renvoie à cette longue tradition, à la fois picturale et littéraire, qui, des aveugles de Breughel à celui de Flaubert, figure la cécité comme désastre et comme une nuit que rien ne serait en mesure de sauver. Souvenons-nous, par exemple, de Madame Bovary croisant cet aveugle, signe funeste de sa propre destinée :

Un amas de guenilles lui recouvraient les épaules, et un vieux castor défoncé, s'arrondissant en cuvette, lui cachait la figure ; mais, quand il le retirait, il découvrait, à la place des paupières, deux orbites béantes tout ensanglantées. La chair s'effiloquait par lambeaux rouges ; et il en coulait des liquides qui se figeaient en gales vertes jusqu'au nez, dont les narines noires enflaient convulsivement. Pour vous parler, il se renversait la tête avec un rire idiot ; — alors ses prunelles bleuâtres, roulant d'un mouvement continu, allaient se cogner, vers les tempes, sur le bord de la plaie vive (Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857).

Henriette est jolie, au contraire, et Mandji est noble et sage ! Elles incarnent, d'une certaine manière, et représentent les deux types qui, ici, sont communément associés au personnage de l'aveugle : la jeunesse méritante, d'une part ; la vieillesse philosophe, d'autre part.

## 2.2. Jeunesse méritante

Le jeune aveugle est toujours courageux. À la force du poignet, il lutte contre sa destinée et acquiert finalement les compétences et les aptitudes qui l'intègrent, bien mieux que le commun, à la société des voyants. Histoires édifiantes, images d'Epinal. Voici Isabelle, par exemple, dont on se rappellera peut-être les tragiques aventures :

[3] Elle étudiait les arts martiaux vietnamiens au Vo-duong song ho (salle d'entraînement des doubles tigres) depuis douze ans déjà avec un expert, maître Tran-Van-Ho. D'enfant maladroite, renfermée et sans talent particulier, elle avait réussi au prix d'un travail acharné, à se hisser au niveau de conseiller technique. Aujourd'hui, devant ses condisciples et son maître, elle allait recevoir la ceinture inhérente à son grade (*Isabelle a les yeux bleus*, A 02).

Ou encore la narratrice d'un texte plus riche que ce dernier, *C'est cité*, qui devient avocate au barreau de Paris et s'indigne du regard que les voyants portent sur les aveugles :

[4] La cécité n'empêche pas le savoir et la connaissance. Ils nous définissent comme non-voyants, malvoyants, aveugles, et c'est tout. Comme si nous n'étions que cela ! Comme si nous n'étions que des infirmes. Ou pire encore, comme si nous n'étions que notre infirmité. Or nous sommes un papa joueur, une enfant câline, un lycéen amoureux, un adolescent révolté, une maman parturiente ou un architecte émérite. Nous pouvons être TOUT. Chanteur noir américain, pianiste français, chanteur lyrique italien, alpiniste chevronné, ou avocat compétent (B 11).

## 2.3. Vieillesse philosophe

On pourrait bien entendu multiplier les exemples et tout aussi bien ceux-là où se trouvent décrites et fantasmées les aptitudes sensorielles extraordinaires de l'aveugle. J'y reviendrai. Avant cela, je voudrais poser encore à l'aide d'un nouvel extrait, cette autre figure stéréotypale de l'aveugle : celle du vieillard philosophe dont le retrait et la sagesse sont évidemment le signe d'une perception plus juste des choses et l'extériorité au monde comme la garantie de sa meilleure intelligence. C'est le cas, évidemment, du *Vieux qui marchait dans sa tête* :

[5] Sur un banc à claire-voie était assis un vieillard aux yeux mi-clos qui somnolait, les mains en appui sur une canne plantée entre ses jambes écartées. Il était vêtu d'une grande djellaba blanche, la tête entourée d'un turban dont l'extrémité tombait sur une épaule. Son visage émacié aux pommettes saillantes, aux joues creuses et au menton pointu couvert d'une barbe blanche et clairsemée, dégageait une profonde impression de paix intérieure (B 02).

Deux figures emblématiques de la cécité, donc, telle qu'elle est imaginée par les voyants : la jeune aveugle méritante et le vieillard philosophe; deux figures récurrentes, sourdement référentielles, entre ou autour desquelles s'organise, me semble-t-il, un grand nombre des significations associées à la cécité. On pourrait, symboliquement, les ramener à deux figures historiques importantes dans le processus de construction culturelle de la cécité : Tiresias, l'aveugle de Thèbes, et Mademoiselle de Salignac, la jeune correspondante aveugle de Diderot. La mythologie et l'histoire, somme toute : deux ressources, deux déclinaisons culturelles, majeures mais non exclusives, d'une pensée implicite de la cécité comme altérité, mais comme altérité en quelque sorte positive, en cela qu'elle est marquée, moins par le motif de la perte, du stigmate, de l'exclusion ou du manque, que par celui d'une forme supérieure de voyance que la cécité à la fois indiquerait et rendrait possible.

#### 2.4. Voyance d'aveugle

C'est, pourrait-on dire, dans une perspective très générale, cette thématique diversifiée de la « voyance d'aveugle » qui affleure, à des titres divers, en presque chacun des textes de notre corpus écrits par des voyants.

Sur le versant « mythologique », on identifiera sans aucune difficulté toutes les occurrences et les métaphores associées de la voyance supérieure et quasi divinatoire de l'aveugle. Ainsi, du *Vieux qui marchait dans sa tête* et à qui, Christian, son jeune interlocuteur, dit en manière de conclusion :

[6] Vous ne bougez pas, monsieur, ne gesticulez aucunement, vous avez le port altier d'une statue, et pourtant vous planez, très haut, à des hauteurs qu'aucun voyant n'atteindra jamais (B 02).

Mais tout aussi bien, *L'Interview*, par un certain Pierre Lamy, d'un auteur à succès, interview où les rôles s'inversent, dans l'atmosphère mystérieuse et énigmatique où l'entretien se déroule, le journaliste ne percevant que la voix de son interlocuteur et étant, par lui, grâce à lui, reconduit au cœur de lui-même, en une sorte de psychothérapie magique dont à la fois le livre et son auteur se font l'opérateur :

[7] C'est l'histoire d'un petit garçon qui perd la vue à la suite d'un accident de vélo. Vous décrivez comment il se construit un monde et un langage qui lui permet de voir sans voir, c'est cela ?

Ce petit garçon... c'est vous, n'est-ce pas ?

Oui, c'est moi... mais c'est aussi vous.

Moi ?

Oui, vous quand vous fermez les yeux (*L'Interview*, B 07).

De même encore, parmi les avatars narratifs de la voyance d'aveugle, le texte B 51, intitulé *Nuits*, qui met en scène un psychanalyste aveugle, bien entendu plus perspicace qu'un voyant, et à qui une patiente dira : « Vous êtes si clairvoyant, Docteur »; ou l'histoire encore de l'inspecteur Lavarin, aveugle lui aussi, et qui,

grâce à son intuition et une aptitude perceptive toute particulière, dénoue une affaire criminelle qui, sans lui, aurait été classée sans suite :

[8] Malgré la simplicité de l'affaire, l'inspecteur en conservait un sentiment de malaise, bizarrement associé à cette petite odeur indéfinissable qui flottait lors de l'interrogatoire (*Les Violettes*, B 56).

On fera grâce au lecteur des détails, pour se contenter d'identifier, dans tous ces textes, la mise en récit d'une aptitude perceptive proche de la voyance et systématiquement indexée à l'identité aveugle.

« L'essentiel est invisible pour les yeux » : le stéréotype de la voyance d'aveugle se déploie ad libitum dans tous les registres de l'invention narrative et de la métaphore, et la vision, dès lors, dans une perspective parfaitement platonicienne, est donnée comme limite, comme attachement à la seule apparence, à la seule écorce superficielle des choses :

[9] Ma mère est de ces gens qui ne sentent pas : elle croit connaître le monde parce qu'elle le voit, mais son entendement reste à la surface des choses

lit-on par exemple dans le texte B 30, intitulé *L'Odeur de l'amour*. La voyance de l'aveugle est, évidemment, associée à la cécité du voyant, comme, encore, dans le texte B 20 (*Mer et soleil*) qui met en scène une jeune aveugle exaspérée par son ami voyant qui n'a ni vu ni senti qu'elle attendait un bébé :

[10] Il a des yeux, et ne voit rien. Il n'a même pas remarqué que mon ventre commence à s'arrondir

conclut la narratrice. Thématique de l'aveugle voyant, encore et toujours, dans ce texte où une autre narratrice plus ou moins claustrophobe se retrouve coincée dans un ascenseur et, dans sa terreur, évoque le souvenir de sa grand-mère russe, devenue aveugle sur le tard :

[11] Elle me dit que les aveugles avaient certains privilèges que les gens dotés de vue n'avaient pas ; elle pensait que les aveugles percevaient des vérités supérieures. D'ailleurs, dans son village, en Russie, il existait une grande voyante qui était aveugle. Beaucoup de personnes de tous les coins du monde venaient voir cette dame car elle pouvait voir l'avenir sur des périodes très longues et, fait très étrange, elle ne se trompait jamais (*Dans l'ascenseur*, B 03).

Voyance d'aveugle, donc, intuition, sagesse, détachement, vérité. Sur le versant des références implicites que je disais plus « historiques » que « mythologiques », distinguant les figures, par exemple, de Tiresias et de Mlle de Salignac, c'est aussi la mise en récit, par les voyants, de l'aptitude des aveugles à compenser par d'autres sens, essentiellement le toucher et l'odorat, le défaut de vision. Aptitude qui, elle aussi, se fantasme dans l'idée d'une perception, non seulement autre ou compensée, mais, surtout, plus profonde et finalement plus juste. La virtuosité sensorielle de l'aveugle, si souvent mise en scène par nos auteurs, apparaît dès lors comme une machinerie perceptive plus apte que celle des voyants à discerner la réalité des



choses. Ainsi, par exemple, dans cet autre extrait, à vrai dire assez extravagant, du texte B 30, intitulé *L'Odeur de l'amour* :

[12] Patrice me fait la bise tandis que ma mère se retire, puis il prend place sur une chaise à côté du fauteuil. Il ne se parfume pas, et j'apprécie particulièrement ce détail : ainsi je peux décrypter le message de son odeur naturelle. Il transporte sur ses habits un peu de pollen d'iris, c'est qu'il est venu par la rue qui mène à la place du village, dont un jardin est bordé d'une haie d'iris ; il a dans l'haleine une note de blé et de chocolat, c'est que le gourmand a fait une halte à la boulangerie de la place ; il a, collée sur les mains, un soupçon d'odeur fauve, c'est que le brave garçon a donné un bout de son pain au chocolat à un chien errant ; tout son corps enfin exhale des effluves de grand air, parce qu'il a dû parcourir une bonne distance à pied pour venir jusqu'à moi. Par-dessous ces éléments disparates, dont l'ensemble compose cette odeur d'extérieur qu'il apporte avec lui jusque dans ma chambre, je perçois l'odeur qui lui est propre, celle qu'aucune douche ne peut enlever — et elle est si agréable que je me sens bien. J'écoute à peine ce que Patrice me dit : sa voix grave et douce à la fois me fait oublier que je n'aime pas les sons ; je respire avec bonheur ce que l'odeur de Patrice exprime : une dentelle de tendresse brodée de mélancolie... Ne serait-ce pas ça qu'on appelle l'amour ?

Il ne paraît pas utile de longuement commenter de tels textes : ils parlent d'eux-mêmes et, dans leur ingénuité même, disent à suffisance cette obsession de nos auteurs à inventer la cécité dans le registre de la voyance, empruntant ainsi, sans toujours le savoir, et toujours dans le désordre, des schèmes narratifs qui renvoient à quelques-uns des fondamentaux de la culture occidentale.

## 2.5. *Surcroît d'existence*

La voyance d'aveugle, dès lors, en toutes ses déclinaisons, perceptives, morales ou métaphoriques, conduit à la satisfaction, à la joie, au bonheur d'être là. L'auteur de *Nuit d'étoiles* (A 15) écrit par exemple :

[13] Et souvent, je pense à cette pastorale des santons de Provence que j'écoutais lorsque j'étais petit : « Que tu as de la chance, toi l'aveugle, qui sens ce que les autres ne sentent pas... Que tu as de la chance, toi l'aveugle, qui entends ce que les autres n'entendent pas... »

Ou encore, dans le texte B 04, *Le Monde magique des formes*, cette phrase toute faite, poncif automatique, qui tombe sur la page comme une sorte de degré zéro du stéréotype :

[14] Mon absence de vue décuple mes autres sens et pour rien au monde je ne changerais ma situation.

La joie d'être aveugle : au-delà de l'apparence, de la perte ou de l'absence, la cécité est un plus, un surcroît de présence à soi, aux autres, au monde ; en inventant la vision des aveugles, les voyants rêvent, surtout, leur propre incomplétude et fantasment leurs désirs. Désir d'aimer et d'être aimé, notamment, souvent, dans

ces textes un peu mièvres qui figurent volontiers des amours idéaux — ainsi par exemple l'admirable B 12 (*Prémices*) — ou impossibles et contrariés — ainsi, par exemple, dans le texte B 18 (*Les Yeux de Sarah*). Fantasme également d'une érotique amplifiée par la biffure du visuel, l'exaltation et le déploiement des sens électifs de l'amour que sont le toucher et l'odorat. Il y aurait beaucoup à dire, par exemple, à propos du dispositif ludique des *yeux bandés*, qui donne son titre au texte A 16 et permet à plus d'un voyant (cf. B 20, *Mer et soleil*) d'éprouver un peu et de dire ce monde rêvé des perceptions amplifiées :

[15] Je suis désorientée, pas seulement du fait de ne pouvoir me localiser dans l'espace mais surtout, et j'avais sous-estimé ce déploiement des sensations, par l'intensité des sens. Un petit rire nerveux me secoue, je sens une miette griffer ma main posée sur mon ventre, des larmes tièdes, minuscules, mouillent mon bandeau. Tu passes ton doigt sur le satin, la pulpe de ton index dessine mes sourcils, l'arrête de mon nez, descend sur ma lèvre supérieure. Embrasse-moi encore (A 16 et *ABM* : 94).

Les textes des voyants à propos des aveugles sont saturés et comme dégoulinants de sens. Ils cherchent à dire une altérité, celle de la cécité, qu'ils ne peuvent signifier qu'à la condition de lui indexer un certain nombre de valeurs stéréotypales. Voyances et sagesses d'aveugles, transfigurations de la perte et amplifications perceptives : l'invention de l'aveugle par les narrateurs voyants se situe quelque part au carrefour de ces grandes avenues de symboles.

### 3. TRAITS COMMUNS DES AVEUGLES REPRÉSENTÉS PAR LES AVEUGLES

#### 3.1. *Stratégies adaptatives*

Qu'en est-il, maintenant, des textes écrits par des aveugles ? Considérons, simplement, quelques extraits choisis presque au hasard dans les textes de la série D (pour Déficiants visuels) et qui marqueront d'emblée, je crois, une différence essentielle avec ceux que l'on vient d'évoquer :

[16] Elle se secoua et se planta devant son armoire à la recherche d'une tenue plus légère. Elle reconnaissait tout de suite ses vêtements au tissu, à la forme. Elle choisit une jupe avec un grand Volant, elle savait que le fond était noir avec de grosses fleurs de couleurs vives. Elle se rappelait parfaitement [...] qu'elle pouvait l'accorder avec le chemisier rouge. Mais où était-il donc ? Le vert amande allait également très bien. Celui-là, elle fut obligée de le palper plus attentivement. Elle en possédait deux exactement identiques. Elle vérifia l'étiquette. Elle avait été coupée : c'était bien le vert (*Retrouvailles*, D 23 et *ABM* : 61) ;

[17] Alors s'impose, comme un rite, le rapide inventaire. L'accoudoir, la tablette de plastique granuleux, le filet, le repose-pieds, je m'installe dans l'habitude. Autour de moi chacun se démène pour trouver la meilleure place, caser ce qui doit être casé. Un coup de sifflet sec, le claquement des portes et les vibrations deviennent tangage bruyant, parfois violent, au passage des premiers aiguillages.

Conversations en sourdine et bruissements de journaux dépliés, l'agitation cède à la recherche du confort. Le hit-parade des sonneries de téléphones mobiles est féroce et les bribes de vies s'entremêlent, des personnalités se dessinent ignorant les témoins involontaires (*Le Voyage*, D 04);

[18] D'un coup de pouce, je soulève le verre protecteur de ma montre en braille et pose l'index droit sur le cadran en relief. D'une caresse, je rencontre la petite aiguille à la verticale et la plus grande qui forme un angle de 55 degrés environ : il est midi passé de vingt minutes. Je referme le couvercle et, posant les mains sur ma canne blanche, plantée sur le trottoir, j'attends mon amie Magali. Elle ne devrait plus tarder : nous avons prévu de manger ensemble (*Veux-tu mon point de vue?*, D 13).

On a beaucoup de plaisir à lire ces quelques fragments, qui tombent avec justesse sur la page, mieux rythmés, plus nets et plus transparents que nombre de ceux qui ont été évoqués jusqu'à présent. Bien entendu, tous les textes écrits par les aveugles n'ont pas cette qualité d'écriture. La question n'est d'ailleurs pas là. Mais de reconnaître que la plupart de ces textes, quel qu'en soit le genre et quelle que soit la position du narrateur, se donnent d'abord comme ce que l'on pourrait appeler des récits d'expérience, répondant d'ailleurs de manière plus directe et, souvent, plus convaincante, aux directives du concours *Dire le non-visuel*.

Récits d'expérience, donc. Ce ne sont pas, ici, les thématiques de la voyance d'aveugle ou de l'amplification perceptive qui sont mises en jeu, mais, d'abord, la description attentive et minutieuse des modalités de présence et des stratégies adaptatives mobilisées par les aveugles. Consulter sa montre, prendre le train ou le métro, courir, marcher dans la rue, s'habiller, faire des emplettes : c'est cela, le maillage et l'usage quotidien des gestes, des mots, des perceptions, c'est cela qui domine et paraît conférer comme une structure ou, en tout cas, une ligne d'horizon à l'ensemble des textes écrits par des aveugles. Valeur de témoignage, pourrait-on dire, et même, bien entendu, dans les textes de fiction, comme si chaque fois était mise en bannière la volonté de dire à la fois la difficulté, la complexité et la richesse des univers de perception où l'aveugle évolue.

D'un côté, celui des voyants, tout un univers de métaphores et de symboles; de l'autre, celui des aveugles, la volonté de rendre compte et de témoigner; d'un côté, le sens, en quelque sorte, est déduit des formes culturelles instituées et des stéréotypes toujours à disposition; de l'autre, il paraît induit au départ d'une expérience de la cécité qu'il importe d'abord de décrire. Ce n'est ici, bien entendu qu'une tendance ou un horizon. Et l'on trouvera sans difficulté, dans le corpus des voyants, comme dans celui des aveugles, des occurrences qui paraissent démentir cette frontière que je tente d'établir. Ainsi, par exemple, d'*À l'oreille* (B 16 et *ABM* : 185), ce beau texte, écrit par un voyant, mettant en scène un torero devenu aveugle et qui, de la chambre où il est alité, perçoit et interprète toutes les manifestations sonores d'une feria.

### 3.2. Non-voyance

Une tendance, donc. Et, dès lors, entre nos deux corpus, une frontière qui paraît souvent se troubler. Mais c'est là aussi — où la frontière paraît se brouiller, parce que les thématiques se confondent —, c'est là où la tendance, d'une certaine manière, peut s'affirmer encore plus nettement. Ainsi, par exemple, du thème de l'amplification sensorielle qui conduit tant d'auteurs voyants à se saisir et à faire un généreux usage du stéréotype tout préparé de la voyance d'aveugle. Voici le même thème, maintenant, traité par un non-voyant dans le texte D 17, intitulé *Entre deux mondes*. Écriture un peu fragile, sans doute, et trop perméable au lieu commun, mais précisément, par cela même, très significative puisqu'en effet, tout en convoquant bien des motifs rencontrés précédemment, elle est en même temps habitée par une ardeur que l'on pourrait qualifier de contre-stéréotypale. Valeur de témoignage, ici encore, qui trouve son chemin entre la douleur d'être aveugle, sans cesse manifestée, et les possibles, pourtant, qui s'ouvrent au départ d'une telle condition :

[19] la vie, la vraie, cachée sous le vernis des apparences, est, heureusement, tenace. Tenace et inventive quand elle donne accès à l'infravisible, cet univers du non-visuel. Ce monde recréé pour pallier la vulnérabilité de celui qui ne voit pas mais aussi pour ceux qui veulent voir plus loin. Quel pauvre d'esprit que celui qui décréta que l'Homme n'avait que cinq sens. Les sens sont comme les couleurs qui s'associent pour faire apparaître de nouvelles nuances. Jeff sait percevoir une masse sans la toucher. Il sent bien aussi que son corps a la mémoire des mouvements. Pourtant, foutaise que le sixième sens des aveugles. Foutaise parce qu'il se cogne régulièrement aux objets qui l'entourent. Foutaise parce que tout le monde est capable de redécouvrir ces potentialités oubliées du corps humain. Mais sans doute faut-il être contraint pour compenser et accéder à une autre dimension. Jeff se dit parfois, quand tout va bien, qu'il est peut-être un passeur (D 17 et ABM : 155-156).

Et que dire du héros de *La Mission de Toburas* (D 07), ce presque homonyme de Tiresias, rendu aveugle par la foudre, instrument de la volonté de Zeus, et vers qui sembleraient devoir converger tous les motifs institués de la voyance d'aveugle ? D'aucune manière, ce n'est pourtant le cas : le texte au contraire, ici encore, s'accorde au « récit d'expérience » par l'évocation très appuyée des aptitudes adaptatives que Toburas se voit contraint de développer. Et quant à sa vie, si elle est marquée par une destinée exceptionnelle, ce n'est pas pour avoir vu ce que les autres ne voyaient pas, ce n'est pas pour être devenu devin, mais pour avoir fondé, à Athènes, une école destinée à l'enseignement des jeunes aveugles ! Contre-stéréotype, ici encore, ou narration, en tout cas, qui semble négliger ce lourd panier de symboles où puisent allégrement les auteurs voyants.

En voudrait-on un dernier exemple ? Ce serait celui de ces deux amies, l'une aveugle et l'autre voyante, attablées à la terrasse d'un restaurant et qui engagent une conversation à propos de la cécité (*Veux-tu mon point de vue ?*, D 13) :

[20] Comment vois-tu le monde sans tes yeux? me demande-t-elle d'un ton avide.

– Je ne perçois pas ce qui se voit, c'est vrai, mais je perçois ce qui ne se voit pas.

– C'est-à-dire? Dis-moi ce que tu sais de l'endroit où nous nous trouvons.

– C'est facile. Je suis assise sur une chaise en plastique, je peux le sentir au toucher, avec la main, et au contact de sa chaleur sous ma jupe. Elle est douce, légère à remuer pour m'installer, confortable. Maintenant, je pose les mains sur la table : elle est en fer. Des couverts sont placés devant moi avec une serviette en papier au milieu. Tu vois, je les effleure du bout des doigts. Mon visage reçoit l'air doux et je sens la caresse chaude du soleil. Je peux te dire que nous sommes dehors.

On s'arrêtera sur ce nouvel extrait qui semble une fois encore et si élégamment faire la nique aux stéréotypes qui hantent les discours sur la cécité. Il y aurait, cela va sans dire, bien des choses à ajouter, bien des analyses à approfondir. Notamment sur le thème de la perte et de la nostalgie de voir, Presque absent des nouvelles rédigées par les voyants et si présent, pourtant, dans ceux donnés par les aveugles.

## CONCLUSION

Je n'ai cherché, ici, qu'à identifier une ligne de crête et qui ne voudrait pas gommer la diversité ni les singularités de chacun des textes de notre corpus. Cette ligne de crête me permet, finalement, de revenir à l'irritation des membres aveugles du jury *Dire le non-visuel*. Sans doute est-elle évidemment compréhensible dès lors que les voyants, construisant dans leurs textes des personnages d'aveugles, parlent de ce dont ils n'ont pas l'expérience, ou seulement très indirectement. Mais il y a plus, ici, bien entendu, qu'un simple « défaut de compétence ». Car, de fait, les stéréotypes ou les motifs que les voyants mobilisent systématiquement pour dire la cécité ou le non-visuel, la manière dont ceux-ci sont mis en usage, déplacés et comme sans cesse renouvelés, montrent aussi qu'ils savent — sans en avoir une claire conscience — exactement de quoi ils parlent : la construction et la mise en œuvre d'une figure de l'aveugle de très longue institution culturelle, où celui-ci, nécessairement, est pensé comme un autre, fût-ce, ici, sur le versant un peu fade des bons sentiments, pour rêver cette altérité comme surcroît — surcroît de perception, de sagesse, de philosophie, d'intelligence, de sensibilité ou d'amour — et pour dire ainsi l'incomplétude et la difficulté à être des « gens normaux ».

Les textes contre-stéréotypiques des aveugles, peu ou prou témoignages ou récits d'expérience, ne sont pas mus par le même imaginaire : non pas l'altérité des aveugles mais, au contraire, justement, les âpres conditions d'une identité comme menacée et qui reste toujours à conquérir.

D'une rive à l'autre, donc : altérité, identité, deux champs de forces, deux visées, deux pôles, deux lieux de perception, d'écriture et de pensée en la tension desquels s'inventent, finalement, les mots si fragiles avec lesquels nous parvenons, les uns et les autres, à dire le sensible, sa magie, ses énigmes, son évidence.

## COLLECTION CULTURES SENSIBLES

Cette collection est fondée sur la conviction que l'expérience sensible est culturellement construite et qu'elle organise, fondamentalement, les relations que l'homme entretient avec ses environnements humains et non-humains. L'expérience sensible, dès lors qu'elle est pensée comme totalité, invite au rapprochement des objets et au dialogue entre les disciplines.

Elle suggère également de questionner à nouveaux frais les clivages convenus entre théories et pratiques.

Les recherches actuelles en sciences cognitives attestent que les perceptions de l'être humain font presque toujours coopérer deux ou plusieurs systèmes sensoriels, tandis que les recueils récents consacrés à l'expression des sensations constatent la rareté des travaux existants en dehors du champ visuel. C'est cette face ignorée de la perception et de sa mise en discours que scrutent ici une psychologue, deux historiens de la culture et six linguistes, qui croisent leurs approches sur les textes adressés par des personnes voyantes, malvoyantes et aveugles au concours d'écriture *Dire le non-visuel* pour le bicentenaire de Louis Braille.

La mise en perspective historique de ces textes révèle la persistance globale en Occident, depuis l'Antiquité, d'une série de lieux communs que leurs auteurs s'emploient (souvent inconsciemment) à réécrire, tels que le caractère à la fois hégémonique et illusoire de la vue, la cécité comme malédiction ou comme voyance, l'indiscernabilité des sensations tenues pour inférieures... L'étude de ces réécritures cherche à identifier les ressources accessibles aux locuteurs non

experts pour désigner les propriétés auditives, olfactives, tactiles et gustatives. Par-delà, l'observation des discours de personnes aveugles précoces permet de s'interroger sur la catégorie, apparemment paradoxale, des images tactiles à distance. Les neuf chapitres de l'ouvrage apportent ainsi de nouvelles réponses aux questions, classiques en philosophie et en psychologie, de la hiérarchie des sens, de l'existence, ou non, et de la spécificité éventuelle d'un « monde des aveugles » ou d'un « discours d'aveugle ». En citant des exemples nombreux et substantiels, tous s'attachent à la représentation langagière des sensations, non seulement en termes d'adéquation des mots aux choses, mais de fonctionnement cognitif et d'interaction des sujets avec leur environnement.

**Bertrand VERINE** enseigne la linguistique textuelle à l'université Montpellier 3. Ses recherches au laboratoire Praxiling portent sur l'organisation du discours et le marquage de la subjectivité dans l'oral spontané ou médiatique, et l'écrit – des SMS à la littérature.

PRESSES UNIVERSITAIRES DE LIÈGE

